L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 JANVIER 1894. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dalsor & Dumas,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 8 JANVIER 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

PETIT CONTE DE NOEL.

Voici un conte de mon pays que j'ai traduit pour vous du patois bourguignon.

Il y avait une fois un vieux bonhomme, mais si vieux, que personne n'aurait pu dire son âge, et que lui même ne savait pas au juste quand il était né. Il habitait, entre Paris et Rome, dans un hameau perdu du val des Pauvres, une petite chaumine, toute basse et toute cassée, qui branlait au vent. On ne lui connaissait d'autre nom que celui de Bonhomme Misère, sous lequel on le désignait ordinairement.

Le vieux Misère avait bien quatre fils : Jacques Bonhomme, Jean de Paris, Noe ou Noël des vignes, et Pierre le mineur. Mais Jacques Bonhomme vivait chétivement sur un petit formage et avait de la peine à joindre les deux bouts; Jean de Paris faisait, pour vivre, trente six métiers, dont pas un de bon; Noë des vignes était aussi souvent dans les vignes du Seigneur que dans la sienne, et la sienne gelait un an sur deux; Pierre le mineur gagnait d'assez bonnes journées, mais il chômait, pour une raison ou pour une autre. Trop fréquemment, il donnait le plus clair de son argent aux cabaretiers. Le vieux Misère eût encore grevé et appauvri ses enfants en demeurant avec eux : il restait chez lui. Il y vivait tant bien que mal, moitié de son travail, moitié des charités que lui faisaient des braves gens.

Il était d'ailleurs plutôt misérable, c'est-à-dire sans fortune, que malheureux, c'est-à-dire sans joie. Et d'abord il était ignorant; il ne raisonnait pas sur sa misère. Il savait à peine lire dans les livres. Du reste, il n'en avait que deux, anciens et usés comme lui, un almanach et un catéchisme. Il était, en outre, très religieux, sans être dévot. Matin et soir, il récitait piesement sa pâtenôtre. Il avait, au-dessus de sa cheminée, une vieille image pieuse où le vieux Dieu fait homme, né dans une crèche et mort sur une croix, qui appelait à lui les pauvres et les affligés. Enfin, il ne s'occupait pas de politique et laissait aller le train du monde, qui va toujours, quoi qu'on fasse, comme vous savez. Il ne portait ombrage ni envie à personne; il n'avait aucune ambition; sa conscience ne lui reprochait rien; il était pauvre, mais honnête, accoutumé à son lot d'ignorance, à ses pratiques de religion, à ses habitudes de contentement relatif, et, par tant, joyeux.

Un jour, des voyageurs, des messieurs de la ville, qui passaient par son endroit, allèrent le voir, en curieux. Ils lui dirent qu'ils s'intéressaient à lui et qu'ils voulaient changer sa condition. Le bonhomme Misère les écouta vaguement : ils avaient de beaux habits et la langue dorée. Et d'abord ils lui firent honte de son ignorance; ils lui prêchèrent et lui prouvèrent mêmes les avantages de l'instruction; ils lui achetèrent une paire de lunettes et lui donnèrent un ballot de livres qui n'étaient pas tous à sa portée. Le vieux Misère en lut la plus grande partie pendant ses veillées d'hiver, et en remarqua dans son humeur, jusque là serene et gaie, un premier changement. Il avait mêlé, le pauvre bonhomme, à ses arbres de la demi-science, sur lequel il y a tant de pommes vertes ou gâtées, qu'il ne fait pas bon manger avec son pain quotidien.

Ensuite, ces mêmes hommes lui firent honte de sa piété, qu'ils nommaient de la superstition. Ils lui annoncèrent je ne sais quel évangile obscur où, le plus souvent, il n'entendait goutte, mais qui trompait sa faim de croire, avec de grands mots. Le vieux Misère ne regarda plus avec des yeux aussi ferventes sa vieille image chrétienne qui était au dessus de sa cheminée; il désapprit ses prières, il oublia le chemin de l'église, il ne comprit plus rien à la voix des cloches. Ses maîtres lui jurèrent qu'il était devenu un esprit fort. Il le crut, puisqu'ils le disaient. Il lui sembla cependant qu'on venait de priver sa pauvre âme de quelque chose, et qu'il lui manquait une consolation ou une espérance.

Or lui dit, après, qu'il était devenu un homme libre, et ces messieurs lui mirent dans la main un exemplaire du bulletin de vote, dont ils lui expliquèrent l'usage....—Ici, le conte que je vous répète avait une lacune : vous la remplirez comme il vous plaira.

.....Le bonhomme Misère était toujours vieux, toujours pauvre, et de plus en plus chargé. Un hiver, il l'endormit au coin de son feu. Il rêva qu'il était dans le bois des Fées. C'est un joli bois de chez nous où "les bonnes dames" se promènent, dit on, il y a longtemps. Comme il ramassait du bois mort dans sa forêt, pour garnir un peu son maigre bûcher, trois belles dames vinrent à sa rencontre. Le bonhomme Misère, qui était tout de même galant, comme est l'est en France et en Bourgogne, leur ôta son bonnet. La première avait des yeux d'azur, clairs et rangoulèves : c'était l'Ignorance, l'amie des cœurs simples. La seconde avait la voix si douce qu'on l'écoutait rien que pour le plaisir; elle tenait à la main un petit livre qui ressemblait au vieux catéchisme du bonhomme Misère, et elle en lut, de sa douce voix, deux ou trois lignes, qui le touchèrent, bien qu'il fût devenu un esprit fort, jusqu'au fond de l'âme : c'était la Piété. La troisième avait un sourire un peu triste, mais plein d'un charme si pénétrant et d'une bonté si profonde, que, rien qu'à regarder ce divin sourire, on se sentait plus heureux ou plus consolé : c'était la Résignation.

La Résignation, la Piété et l'Ignorance prirent ainsi compagnie au bonhomme Misère, tandis qu'il ramassait son bois mort et causèrent avec lui de sa vie passée. L'Ignorance lui rappela, sans phrases, le temps où sa pauvreté lui était moins lourde, parce qu'elle était moins soucieuse et moins active. La Piété lui rappela, sans malédiction, le temps où il croyait au royaume de Dieu et aux consolations de l'autre vie. La Résignation lui rappela, sans colère, le temps, le temps meilleur où il supportait mieux la vie d'ici-bas, parce qu'il jouissait, tout misérable qu'il fût, de sa bien suprême, que la richesse ne saurait acheter de ses trésors, la sérénité.

Et, le-dessus, le bonhomme Misère se réveilla. La bûche de Noël flamboyait dans l'âtre, illuminant toute la pauvre chambre de sa flamme claire. Le bonhomme Misère se remit à lire son journal qui lui parlait de la question sociale et de l'anarchie. Il se souvint vaguement d'avoir rêvé d'apparitions. Il quitta de nouveau son journal et se rendormit pour essayer de rêver encore..... Il y a des rêves qui valent mieux que des réalités,—et des contes qui sont presque des histoires.

S.

À une première :

Un monsieur, très poliment à son voisin qui ne cesse d'applaudir :

—Je m'étonne fort que vous applaudissiez une ordure pareille.

—Que voulez-vous, l'auteur est mon ami !

—Ah! vraiment..... enchanté! Tous mes compliments..... c'est charmant.

Un domestique fidèle et son maître :

—Baptiste! j'ai une fièvre de cheval...

—Bien, m'aise ; je vais chercher le vétérinaire.

X....., qui est tout petit, tout petit, écrie au recit d'une histoire émouvante :

—J'en tombe de mon haut!

—Bon! dit sa femme; il ne se fera pas grand mal.

FEUILLETON.

La Reine de l'Or.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ENFANT ABANDONNÉE.

(Suite.)

Sur la cheminée, un bout de bougie dans un chandelier s'était entièrement consumé, et avait fait éclater la bobèche de cristal dont les débris gisaient à terre.

—Il croyait rentrer, pensa M. Gervais, il a laissé sa lumière allumée ; quelque intense préoccupation, sans doute, la lui aura fait oublier, et la bougie a brûlé tant qu'il y en a eu.... Ça devient grave.

Mais tout à coup les yeux du chef s'arrondirent; sous son talon quelque chose venait de craquer, et avant même de s'être baissé pour le ramasser, il avait vu ce que c'était.

Il se baissa vivement: il avait devant lui une moitié de bouton de chemise en nacre blanche, et chose plus particulière, c'était la partie du dessous.

Il l'examina attentivement.

Une petite tache rouge se voyait à l'endroit même de la cassure; de prime-abord on eût juré une goutelette de sang.

—De plus en plus grave, murmura M. Gervais, tandis que ses yeux brillaient d'un insoutenable éclat.

Il regarda autour de lui pour savoir par où il allait continuer son enquête.

Les murs étaient tous couverts d'esquisses et de dessins représentant la même jeune fille sous toutes ses faces; de profil, de trois-quarts, assise, debout, sérieuse ou souriante.

Elle avait avec Thérèse une extraordinaire ressemblance; mais ce n'était pas elle. On ne pouvait même pas s'y tromper, le modèle des dessins étant plus frêle et plus mièvre que la morte.

Les plâtres, les statuettes, des ébauches de toutes sortes représentaient la même tête de femme.

—Evidemment pensa M. Gervais, c'est quelque parente de Mme André, peut-être sa sœur.

Ce Robert en est amoureux, c'est visible.

Si cette jeune fille est dans une situation bien au-dessous de la sienne, où l'amour, et un amour désespéré, peut-il l'avoir conduit?

Sur une petite table, à côté d'une statuette de marbre commencée, il y avait des outils de sculpteur.

Au premier rang, deux ciseaux et un maillet semblables à ceux qui avaient servi à assassiner Thérèse frappaient les regards.

Cette particularité s'imposa tout d'abord au chef.

Et cependant aussitôt une pensée rapide se fit jour dans son esprit.

—Comment, se dit-il, un garçon qui en a pensé à tout, aurait-il laissé ici, en évidence, le maillet et le ciseau qui lui ont servi au crime?....

Il me semble que cette signature-là est trop apparente pour ne pas être contrefaite....

Il en était à cette période de ses réflexions lorsque M. Laroze arriva.

—Un de mes agents a quelque chose à vous raconter, dit-il. Il a rencontré le sculpteur hier, tard.

—Je descends, répondit M. Gervais.

Puis ayant fermé soigneusement la porte de l'appartement de Robert, il rejoignit le commissaire.

Le sergent de ville qui demandait à parler au chef de la sûreté était de garde la veille au soir en haut de la rue Clignancourt.

—Vers onze heures et demie, dit-il, plutôt après qu'avant, j'ai vu passer devant moi M. Robert, le sculpteur. Je le connais bien pour lui avoir parlé plusieurs fois, car il y a longtemps qu'il habite le quartier.

Il paraissait extrêmement préoccupé, et il marchait très vite.

—Il me semble qu'il était bien tard pour remarquer s'il était préoccupé ou non, fit observer M. Gervais.

—Pardon, chef, répondit l'agent, mais l'ayant reconnu, je lui ai dit bonsoir, en l'appelant par son nom, comme je fais d'habitude. Et lui, d'habitude, très familier, au lieu de me répondre s'est mis à courir plus vite.

—Cela ne vous a pas paru étrange?

—Sur le moment, non; mais au bout de quelques minutes je me suis dit : Si je ne connaissais pas aussi bien M. Robert pour être un brave garçon estimé de tous, je penserais qu'il vient de faire un mauvais coup.

Alors, par une sorte d'instinct, je suis venu ici examiner la maison que je savais habitée par lui.

—Vous n'y avez rien remarqué, naturellement.

—Rien du tout, chef. C'était d'une tranquillité rare, aucun bruit ne s'entendait.

Cela m'a rassuré tout à fait.

Un moment après, minuit ayant sonné et mon service étant fini, je suis parti.

Un locataire du troisième qui revenait à ce moment-là de l'intérieur de Paris demanda également à parler à M. Gervais.

Il affirmait avoir rencontré Robert, la veille dans la nuit; mais en bas, dans le corridor même de la maison; la porte s'était ouverte au moment où il allait sonner, parce que Robert probablement venait de demander le cordon.

La lueur venant du dehors lui avait permis de distinguer très nettement le sculpteur.

Celui-ci, lui avait paru être extraordinairement pâle.

A la vue d'un étranger, il avait rabattu son chapeau sur les yeux et avait essayé de se dissimuler dans l'ombre de la porte.

—Quelle heure était-il? demanda M. Gervais.

L'employé se trouble et finit par répondre :

—Il devait être près de minuit.

—Précisez mieux que cela.

—Ah! voilà, monsieur le commissaire, je suis entré un café et j'étais un peu... ému lorsque je suis revenu à la maison. Dire l'heure à la minute, ça ne m'est pas possible.

Et comme M. Gervais fronçait le sourcil :

—Ma femme doit se rappeler ce détail mieux que moi, ajouta-t-il timidement.

On fit appeler la femme; c'était une entrepreneuse de passementerie.

Elle déclara que lorsque son mari était rentré, il devait être environ onze heures et demie.

Elle avait travaillé jusqu'à onze heures dans son atelier, puis elle s'était couchée et elle n'était pas encore endormie lorsque son mari, évidemment un peu plus gai qu'à l'ordinaire, mais cependant très d'aplomb, l'avait rejointe.

—Est-ce que vous avez une montre ou une pendule chez vous? demanda M. Gervais.

—Non, monsieur, mais ma voisine a une vieille horloge dont le timbre s'entend dans mon atelier comme cher elle.

Tous les soirs lorsque onze heures sonnent, je plie mon ouvrage et je me couche.

Un jeune homme qui jouait du violon à l'Elysé-Montmartre, affirma être rentré chez lui un peu après minuit et demi.

Il n'avait rencontré personne ni dans la rue ni dans les escaliers. La maison était parfaitement tranquille; il avait peu dormi, cette nuit-là, ayant un violent mal aux dents, et il certifiait qu'au cun bruit ne s'était produit de minuit et demi au jour.

Il habitait également le sixième, et pas loin de l'appartement de la victime.

L'évidence commençait à se faire.

Robert avait dû assassiner Thérèse entre onze heures et onze heures et demie, dans le premier sommeil des gens qui habitaient au-dessous d'elle.

Puant à l'entrepreneur de passementerie et à son mari, comme ils demeuraient tous les deux dans un second corps de logis derrière, ils ne pouvaient pas avoir entendu quoi que ce soit se passant chez Mme André.

Robert lui avait volé la lettre chargée contenant les valeurs, il avait ouvert et pillé le secrétaire; puis il avait dû s'éloigner pour aller prendre un des trains de nuit pour l'Angleterre probablement, soit à la gare du Nord, soit à la gare Saint Lazare.

—Je vais expédier des dépêches à Dieppe, au Havre, à Boulogne et à Calais, mais surtout à Londres, se dit le chef de la sûreté.

En même temps, j'enverrai des agents demander aux employés qui ont distribué des billets hier soir dans les divers guichets des gares s'ils n'ont pas remarqué un jeune homme répondant au signalement de Robert.

Il prit son chapeau, et voulant mettre toutes ces choses à exécution, il descendit.

Mais arrivé sur le palier du troisième étage, il s'arrêta, se découvrit respectueusement, et attendit deux personnes qu'il voyait arriver, montant lentement l'escalier.

Le premier était grand, froid, avec une expression d'incroyable tristesse sur un visage naturellement très austère.

C'était un juge d'instruction; M. Maurice de Combremont, celui auquel sa justice, sa droiture et sa perspicacité faisaient confier les affaires les plus délicates ou les plus embrouillées.

Du reste, ces affaires, il les sollicitait lui-même à la grande joie de ses collègues.

Les uns disaient qu'il était un travailleur infatigable dont la seule passion était de s'occuper de son métier; d'autres affirmaient au contraire que le travail n'était chez le magistrat qu'un moyen d'oublier quelque profonde douleur ou quelque effroyable déception.

Il était suivi d'un jeune homme blond, mince, élégant, très raide et très gourmé dans sa récente personnalité; c'était un substitut nouvellement installé.

A l'aspect du juge, M. Gervais fit deux pas et tendit la main avec une expression de profonde sympathie.

—Monsieur de Combremont, s'écria-t-il, oh! je suis bien heureux, en vérité, que ce soit vous qui soyez chargé de cette affaire-là!....

Maurice leva ses yeux clairs et regarda M. Gervais.

—Comment donc? fit-il. C'est aussi important que ça? Je croyais, au peu que m'en a écrit le commissaire du quartier, que c'était un simple meurtre, tout ce qu'il y a de plus banal.

M. Gervais fit un geste.

—C'est, au contraire, gr" très grave....

Il y a dans ce crime un rieux qui m'effraie et des détails déroutant absolument.

D'abord la victime est inconnue. C'est évidemment une déclassée dont personne ne peut dire l'identité véritable.

—Jeune?

—Très jeune et très belle.

—Qui vit seule?

—Le mari est parti il y a près de deux ans pour l'Amérique.

—Qu'a fait la femme depuis ce temps?

—Compositrice dans une imprimerie.

—Qui accuse-t-on du crime?

—Un sculpteur, un jeune homme qui était l'ami du mari, qui était resté le sien, et dans l'intimité duquel elle vivait.

—Pourquoi l'aurait-il tuée?

—Pour lui voler une lettre chargée reçue par elle hier soir.

—La valeur du chargement?

—On l'ignore.

—Ce sculpteur est-il arrêté?

—Non, il a disparu. A son atelier où il n'y a cependant pas une inexactitude à lui reprocher, on n'a pas de ses nouvelles. Il a quitté son travail hier soir, en disant qu'il reviendrait ce matin de bonne heure. Un agent du quartier l'a rencontré hier, vers minuit, c'est à dire après le moment probable du crime, s'enfuyant à toutes jambes.

—Le cadavre a-t-il été relevé?

—Oui, par M. Laroze et un médecin du quartier, qui a fait les premières constatations médicales.

—Bien! Ayez donc l'obligeance de monter avec moi.

Le docteur Prunier, le propriétaire, les diverses personnes qui étaient là depuis le matin étaient parties, allant à leurs occupations ou occupations; le commissaire seul était encore dans l'appartement.

Ce fut dans le petit salon de Thérèse qu'il introduisit d'abord le juge et le substitut.

Mais avant d'avoir en le temps de leur donner aucune explication, même d'avoir ouvert la bouche, il s'arrêta saisi par l'effroyable décomposition du visage de M. de Combremont.

Les yeux de celui-ci venaient de se poser sur le buste qui ornait la cheminée.

Il était en marbre, et on sait qu'il représentait André; Robert, depuis très peu de temps, venait de le finir.

Quoique fait de mémoire; la ressemblance était admirable.

Pour qui avait vu une fois seulement l'ingénieur, il n'y avait pas de doute possible.

Or, Maurice de Combremont le connaissait et le connaissait bien, celui qu'il sonnait de lui avoir volé son bonheur!....

—Ah! mon Dieu! balbutia-t-il en chancelant, ce buste ici!....

Puis tout à coup, se retournant vers ceux qui étaient là:

- Oh est la morte?.... demanda-t-il avec des yeux de fou et d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge.

On lui désigna la porte ouverte.... Il s'y précipita avec un tel visage que nul n'osa le suivre.

Mais tout à coup on entendit un grand cri, bientôt suivi de la chute d'un corps.

Maurice de Combremont, en effet, était tombé évanoui, car il venait de reconnaître Thérèse de Rochebelle, son seul amour, la seule passion de sa vie...

VI

MORTE OU VIVANTE.

Il est quatre heures du soir, et par les grandes fenêtres ouvertes, la brise de mer entre tout embaumée du parfum des roses et des héliotropes qu'elle a caressés en passant.

Dans le petit salon qu'elles occupent toutes les deux à Rochebelle, France et Sybil causent.

Le comte va mieux.

Ainsi que l'avait prévu le docteur Désormeaux, l'air pur de la Normandie lui a rendu quelque force, et quoique sa santé soit des plus précaires, la catastrophe, qui était imminente à Paris, est loi éloignée pour quelque temps au moins.

En revanche, la comtesse a été un peu souffrante durant ces deux derniers jours; personne ne l'a vue, elle s'est confinée hermétiquement dans sa chambre, et à l'heure habituelle, elle n'a pas encore quitté son appartement.

Mais France et Sybil ne s'inquiètent pas de Mme de Rochebelle; et jamais, qu'elle soit malade ou non, elles ne pénètrent chez elle et ne s'informent de sa santé.

Un domestique entre et sur un plateau d'argent il remet à France le courrier de Paris.

Il y a une lettre.

La jeune fille reconnut l'écriture de Mme Jacobson, et l'ouvre aussitôt.

Elle la parcourt rapidement.

Mais elle n'est pas à la fin qu'une exclamation de bonheur s'échappe de ses lèvres.

—O Sybil, s'écrie-t-elle, ma marraine m'apprend une bienheureuse nouvelle!.. André a réussi et ce n'est plus seulement par des mots qu'il le lui a annoncé aujourd'hui, il y a des faits. Elle vient de recevoir de lui pour deux cent mille francs d'or, et Thérèse, par la même occasion, doit avoir touché semblable somme.

—Comment, de son côté, ta sœur ne nous l'écrit-elle pas? demanda Sybil très étonnée.

—Oui, au fait, répondit France déjà inquiète, comment n'y a-t-il pas de lettre d'elle aujourd'hui, surtout après une semblable chose?

Mon Dieu, continua-t-elle avec une inquiétude grandissante, serait-elle malade?....

Sybil eut peur de l'altération subite des traits de France, et affectant un calme qu'elle n'avait pas :

—Haut! dit-elle, Thérèse aura été tellement prise par tout ce qui a dû résulter pour elle de cette grosse somme à toucher, qu'elle n'aura pas encore eu le temps de nous écrire.

—Tu dis cela pour me rassurer, Sybil, mais tu sais bien que Thérèse n'est pas femme à nous oublier. Or, voilà trois jours que nous n'avons rien reçu, ni de Robert ni d'elle.

Ce silence n'est pas naturel. Il doit se passer quelque chose.

Elle se leva.

—Oh vas tu? lui demanda mise Andrew.

—Porter une dépêche au village.

Je ne sais quoi vient de me dire là, mais nettement, catégoriquement que Thérèse ou Robert, peut-être tous les deux, sont en danger.

Viens avec moi, Sybil. Nous nous ferons adresser la réponse bureau restant. Nous l'attendrons pour l'avoir plus vite, et si par malheur il y a quelque catastrophe, comme un pressentiment me le dit, eh bien! nous partirons ce soir même.

La voix de France était très brève.

Dans son visage tout blanc, ses yeux brillaient comme des braises.

A la hâte, elle posa sur ses cheveux un chapeau de jardin avec lequel elle sortait dans la campagne, et se dirigea vers le perron.

Sybil avait toutes les peines du monde à la suivre.

Quand elles furent dehors, assez loin, miss Andrew lui dit :

—Mais voyons!.... Est-ce raisonnable de se mettre dans un semblable état, parce que tu n'as pas eu de lettre de Montmartre depuis trois jours?....

Je l'assure que nous sommes folles toutes les deux ; toi d'avoir ces idées, et moi de ne pas savoir te les enlever.

—Je te dis qu'il y a un malheur, répondit France les dents serrées ; plus je vais, plus j'en suis sûre.

—Avec ça que tu ne l'aurrais pas su déjà, et que les mauvaises nouvelles n'arrivent pas plus tôt que les bonnes?

France marchait avec une vitesse insensée.

Depuis longtemps, la grande avenue était dépassée, et le village, qui s'étendait en longueur sur la route, montrait ses premières maisons assez espacées de ce côté-là.

Un gamin, de ceux que les grands journaux envoient dans les campagnes pour vendre leur feuille, s'approcha de France et de miss Andrew. Il portait une petite corbeille pendue à son cou, et dans cette petite corbeille on voyait toutes sortes de publications.

—Mademoiselle ne veut pas m'acheter le journal de la localité, dit-il; il y a beaucoup de détails sur le drame de Clignancourt, ils sont arrivés par dépêche....

La jeune fille faillit tomber à la renverse.

Mais Sybil, que sa présence d'esprit abandonnait rarement, prit la feuille, donna un sou au gamin et s'emparant du bras de France :

—Viens, lui dit-elle, il ne faut pas nous donner en spectacle.

Et tournant le dos au village, elle entraîna la jeune fille vers un bois qui longeait la route.

Elle pénétra un peu loin, afin d'être sûre de rencontrer personne, et là, abritée par une épaisse cépée de jeunes chênes, elle consentit seulement à donner le journal à France.

Celle-ci l'ouvrit fiévreusement; ses mains tremblaient d'une façon pitoyable, ses yeux troublés pouvaient à peine distinguer les caractères.

Mais de l'abord, deux ou trois mots flambèrent devant ses regards :

—Jeune femme assassinée.—Madame André.

Elle poussa un grand cri :

—Ah! s'écria-t-elle, Sybil, je te le disais; Thérèse est morte!....

Miss Andrew voulut prendre le journal à son tour afin de lire les détails.

France ne lui en laissa pas le temps.

Une idée, malgré son désespoir, qui touchait presque à la folie, venait de traverser son cerveau.

Et Robert! Robert! que devenait il dans tout cela? N'était-il pas mort aussi?

Instinctivement, il lui semblait que le coup qui avait frappé l'un devait également avoir frappé l'autre.

Mais ses jambes ne la portaient plus, toutes ses forces avaient disparu.

Elle tomba assise sur le gazon du bois.

—Mon Dieu! balbutia-t-elle, il me semble que je deviens folle!—

Et cependant je veux savoir, tout savoir!

Elle ouvrit de nouveau le journal, et relut l'article deux fois de suite.

On eût dit qu'elle ne comprenait plus la valeur des mots.

Enfin, elle se leva, blanche, droite et effrayante.

Sybil, dit elle, c'est encore plus épouvantable que je ne le pensais....

Thérèse est morte, et on accuse Robert de l'avoir assassinée!.....

Miss Andrew, depuis un instant tressaillait par les faits, sanglotait éperdument.

—Mon Dieu! murmura t-elle, nous sommes donc tous maudits qu'il nous arrive de semblables choses!.....

Mais la volonté et l'énergie de France, peu à peu, revenaient.

—Ce n'est pas le moment de pleurer, dit-elle. Voyons....

—Où veux-tu aller?

—A Paris, savoir la vérité. Et si Robert est arrêté, essayer de le sauver.

Sybil ne fit pas une objection.

Elle trouvait la chose naturelle.

Ni l'une ni l'autre ne pensaient dans celui de France, il ne pouvait mettre la peuve que Robert était coupable.

Elles retourgèrent au château aussi vite que leurs forces le leur permirent.

D'ailleurs, le premier train passait seulement à neuf heures à la station voisine; elles avaient tout le temps de s'apprêter pour le départ.

Ce train-là était omnibus et n'arrivait qu'au matin à Paris.

Un express passait à minuit, et arrivait à peu près en même temps.

Mais France et Sybil étaient toutes les deux dans un état d'excitation à ne pas pouvoir rester en place.

Monter dans une charrette se dirigeant vers l'endroit où Thérèse gisait leur eût paru mille fois préférable à attendre quatre ou cinq heures dans un appartement du château.

Devant l'énergie et la volonté de France, miss Andrew qui le courage de surmonter un peu son effroyable douleur.

—Thérèse n'est peut-être pas morte... disait la jeune fille.

Sur le premier moment d'une semblable erreur, on exagère tout....

Monsieur de Combremont va revenir!.... où ils vont enfin être heureux, après avoir si bien gagné leur bonheur tous les deux!.... Non, ce n'est pas possible.. Ce serait trop cruel en vérité!

Quant à Robert, est-ce qu'il était admissible qu'on pût l'accuser?.....

C'était une erreur dont la justice reviendrait vite, surtout lorsque, elle, France de Rochebelle, dirait ce qu'il était..... son caractère, sa loyauté, son innocence.

Et sa vie tout entière d'ailleurs n'était-elle pas là pour donner confiance en lui?

Elle parlait..... elle parlait..... elle, toujours si calme.

On eût juré qu'elle voulait s'étourdir.

Dans tous les cas, ces forces peu à peu renaissant, son admirable énergie reprenait le dessus; et Sybil, Sybil qui, si volontiers, prenait pour des oracles toute parole tombée des lèvres de France, Sybil se calmait progressivement.

Enfin, huit heures sonnèrent.

—Partons à pied pour la station, sans bagages, dit France; à Paris, à l'hôtel, nous trouverons tout ce qu'il nous faut. De cette façon on ne saura pas où nous allons, nous éviterons les commentaires d'un départ, et marcher nous fera du bien.

Elles prirent seulement un sac de voyage et de l'argent.

Comme elles traversaient le grand vestibule pour gagner le parc et l'avenue, elles se trouvèrent en face de Nadine.

Quoique un certain calme, mais un calme cependant très relatif, se fût fait dans l'esprit de Sybil et de son élève, leurs visages étaient encore trop bouleversés pour ne pas frapper la comtesse.

—Oh allez-vous?... A cette heure!... Avec ce nécessaire à la main?.... demanda-t-elle, la parole un peu brève.

France la regarda en face.

Sous ce regard impérieux, dur, scrutateur, il sembla à la jeune fille que Mme de Rochebelle tressaillait.

Immédiatement, elle fut décidée et les paroles à répondre lui montèrent aussitôt aux lèvres.

—Ma sœur Thérèse a été assassinée la nuit dernière, madame, dit-elle. Je vais à Paris voir si c'est vrai, d'abord. Ensuite chercher à découvrir moi même son assassin.

Nadine jeta un regard, un seul, à France.

Plus tard, l'effarement extraordinaire, le suprême terreur, le trouble éperdu de ce regard devaient revenir à la jeune fille....

Pour l'instant, Nadine voulut crier, interroger, s'informer....

Elle ne le put pas.

Aucun son ne sortit de sa bouche.

Cramponnée à un pas de la tapisserie, elle ressemblait à une statue de l'épouvante.

Quand elle reprit un peu possession d'elle-même, France et Sybil étaient loin toutes les deux.

A six heures seulement, le lendemain matin, le train arriva à Paris.

Mlle de Rochebelle et son institutrice prirent une voiture.

—Rue Clignancourt, dirent-elles au cocher.

M. Gervais était déjà à son poste relevant les traces, cherchant encore, cherchant toujours, feuilletant tous les papiers de Robert pour se rendre compte de son caractère et de ses tendances.

M. de Combremont revenu de son syncope n'aurait pas prononcé une parole et était demeuré pendant longtemps immobile auprès du lit. Puis, tout à coup, il avait déclaré qu'il voulait rester chargé de l'affaire, et tout de suite, aidé de M. Gervais et du commissaire, il avait examiné, appris et discuté tout ce qui avait été fait.

Avec une activité fiévreuse, il prit alors la direction de l'enquête, interrogeant par lui-même tous ceux qui pouvaient lui donner le moindre détail sur la victime et celui qu'on présumait être son assassin.

Le soir venu, M. Gervais lui dit :

—Est-ce que vous ne croirez pas nécessaire, monsieur le juge, de faire porter le cadavre de cette femme à la Morgue où l'autopsie légale pourrait avoir lieu?

De la tête aux pieds, Maurice de Combremont tressaillait.

—C'est vrai; elle aurait dû être déjà à la Morgue, comme la loi l'exige, cette pauvre assassinée!.....

Mais tout en lui se révoltait.

A la Morgue, cette Thérèse toujours tant aimée dans le secret de son cœur!..

Il lui sembla que ce serait pour la mal heureuse morte une effroyable souillure, dont elle allait même souffrir par delà de la vie, et il ne put y consentir.

—Vous avez raison, dit il, d'ordinaire ça se pratique ainsi.

Mais je connais la victime.... beaucoup même.

Je suis l'ami intime de ses parents.

J'ai fait prévenir la mère, elle va arriver demain dès la première heure.

Je ne voudrais pas qu'elle trouvât sa fille à la Morgue.

En disant ces paroles et malgré sa froideur ordinaire une contraction si douloureuse agita le pâle visage du juge. quo Gervais, qui était un homme de cœur, lui dit :

—Il sera fait comme vous l'entendrez.

Au bout d'un moment, le chef de la sûreté ajouta :

—Si vous le désirez, je vais laisser deux agents ici cette nuit pour veiller sur Mme André, et demain matin j'arriverai de très bonne heure afin que la mère trouve quelqu'un auprès de sa fille.

—Merci, répondit Maurice suffoqué d'émotion. Votre délicatesse est votre tact sont exquis, mon cher ami.

Mais vous pouvez noogéder vos agents. J'ai l'intention de rester cette nuit auprès de la morte et de remplacer ainsi sa famille absente.

Quant à la mère, j'attends sa réponse en dépêche, et je saurai de cette façon où elle arrivera directement dans cette maison ou chez moi. Selon ce qu'elle décidera, je me tiendrai prêt moi-même à la recevoir.

—Mais vous allez manger, je suppose? lui demanda le chef de la sûreté.

—Je n'ai pas faim. Maintenant, cela ne me serait pas possible.

M. Gervais n'osa pas insister, et il quitta Maurice qui avait surtout besoin de solitude, il le voyait.

—Se vous laisse tout de même deux agents dans la maison, dit-il en partant. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ils se tiendront à votre disposition.

Maurice ne répondit pas, il n'en pouvait plus.

Vers neuf heures son valet de chambre, auquel il avait écrit un mot dans la soirée, se présenta.

Il sonna à la porte du logement ; il portait une dépêche qui venait d'arriver.

Maurice ouvrit la porte, lui prit le papier bleu des doigts, et le congédia sans vouloir le laisser entrer.

—Mais monsieur ne peut pas passer la nuit ainsi, dit le domestique, qui le servait depuis longtemps et lui était fort attaché.

—Laissez-moi tranquille, lui répondit le juge, rentrez à l'hôtel, et s'il survient quelque chose de nouveau, revenez me le dire.

La dépêche était ainsi conçue :

"Sois fort de désespoir. Arriverai demain matin par express, serai chez toi sept heures.

"NADINE."

Maurice, la dépêche lue, reprit sa veillée mortuaire, assis au pied du lit même où reposait Thérèse.

Le lendemain au jour levant et comme M. Gervais sonnait à la porte, il s'aperçut de l'heure qu'il était. Il se leva pour aller chez lui recevoir Nadine.

Il ne reviendrait dans une heure ou une heure et demie, dit-il, que personne jusque-là n'entre dans la chambre mortuaire.

Depuis la veille, il avait vieilli de vingt ans.

M. Gervais lui trouva une expression si désespérée sur le visage qu'il ne lui vint pas au mot à lui adresser.

Dès que Maurice de Combremont eut descendu les premières marches, le chef de la sûreté ferma soigneusement la porte de l'appartement, prit la seule clef et monta au sixième dans l'atelier de Robert, où il était en train de tout fouiller et de tout bouleverser quand on vint lui dire que deux personnes, deux femmes du grand monde, à en juger par leurs manières, demandaient à lui parler.

Elles l'attendaient en bas sur le palier du cinquième étage.

Il ne fut pas long à s'y rendre.

France, sans un mot, sans un geste, resta voilette. Il tressaillit de la tête aux pieds; c'était le modèle, tant de fois répété, de toutes les œuvres de Robert.

—Monsieur, lui dit en même temps la jeune fille, la voix à peine distincte, malgré toute sa volonté, je suis la sœur de Mme André, je voudrais bien la voir. Où est elle?

En dehit de tout son courage, Mlle de Rochebelle défaillait.

Pour un en arrière d'elle, Sybil pleurait toutes ses larmes.

Malgré la recommandation du juge, M. Gervais n'est point un instant l'idée de refuser à France l'autorisation de voir sa sœur

—Veuillez me suivre, mademoiselle, dit-il simplement en ouvrant la porte de l'appartement, et attendez un instant.

Mais France n'était pas capable de lui obéir.

Dès qu'elle vit le champ libre, elle se précipita comme une folle et se dirigea droit à la chambre de Thérèse.

Les deux cierges qu'avait piesement allumés Maurice de Combremont brûlaient toujours au pied du lit de la victime, leur flamme rouge paraissant lugubre et falotaine dans la splendeur matinale du jour qui entrait à flots.

France alla tomber sur le lit de sa sœur.

—Oh! Thérèse, ma Thérèse!.... s'écria-t-elle. Tu m'entends, n'est-ce pas?....

Puis tout à coup, elle la prit, la souleva dans ses bras et, malgré le sang dont dont elle était toute souillée, la couvrit de baisers et de larmes.

Et Thérèse, ma Thérèse, répétait-elle en sanglotant, ce n'est pas possible, cela, que tu sois morte! Ce serait trop horrible en vérité..... pour moi.... pour André qui va revenir....

Ils se trompent tous, n'est-ce pas? Et tu es encore là, et cet horrible crime sera inutile.... Et tu vas m'être rendue....

O Thérèse! Thérèse! continua-t-elle, plus violente, au nom d'André qui en mourrait, au nom de Robert qui en serait déshonoré, reconnaît, si tu es morte, et parle, si tu es vivante!....

Elle la pressait haletante entre ses bras; mais tout à coup elle poussa un cri, un seul, et en même temps se retournant vers miss Andrew ;

—Ah! Sybil, s'écria-t-elle, j'en; était sûre, elle vit!....elle vit!....

Thérèse et M. Gervais se précipitèrent tous deux à la fois vers France, croyant qu'elle devenait folle.

—Mademoiselle, lui dit le chef de la sûreté, je vous en prie, calmez-vous, calmez-vous!.....

La jeune fille ne se méprit pas à son intention.

—Vous supposez que je perds la raison, monsieur, dit-elle...

Ah Dieu! il y aurait bien de quoi, en effet! mais non, ma tête est solide et je ne divague pas.

Thér